

*De « l'inquisiteur » de Villiers  
à l'Inquisiteur d'Alain Pessin : regards croisés<sup>1</sup>*

MARTA GINÉ-JANER

*Dévorés de peur, assaillis de doutes,  
L'esprit tourmenté et les yeux pleins d'horreur,  
Nous nous évertuons à chercher ce que nous pourrions faire  
Pour écarter de nous le danger  
Inéluctable dont l'imminence nous terrifie.  
Pourtant, nous nous trompons, ce n'est pas lui sur le chemin ;  
Les renseignements étaient faux  
(Ou nous les avons mal entendus, ou mal compris).  
Une autre catastrophe, que nous n'avions pas imaginée,  
Fond subitement sur nous tel l'éclair  
Et à l'improviste – trop tard, maintenant – nous emporte.  
C. Cavafis, « C'est fini »*

LISANT DEPUIS SI LONGTEMPS Villiers de l'Isle-Adam, je n'ai pu lire *L'Inquisiteur* d'Alain Pessin sans me rappeler l'homonymie de titre avec un conte du premier : « L'Inquisiteur » (1887), texte remanié et enrichi pour la version définitive publiée dans les *Histoires insolites* (1888). Qu'Alain connaissait Villiers ne

---

<sup>1</sup> Este trabajo se ha realizado en el marco del proyecto de investigación HUM2006-00568/FILO.

fait pas de doute, mais l'inspiration première est très différente entre les deux écrivains. Par contre, une inspiration profonde relie certains textes de Villiers et le roman d'Alain. L'éclairer, c'est le but de cette contribution.

Nous savons qu'Alain a consacré sa vie scientifique à la sociologie, plus concrètement à la sociologie de l'art. Mais tout un volet de sa réflexion porte aussi sur la violence et son sens ultime. Son roman *L'Inquisiteur* est fondé sur cette manifestation humaine.

Les coordonnées spatio-temporelles de *L'Inquisiteur* ne sont guère précisées mais il est aisé d'y découvrir un univers contemporain : une petite ville française qui, sans être précisé, rappelle, aux amis d'Alain, Grenoble : « une ville assez petite » remplie d'« étudiants »<sup>2</sup> (mais qui pourrait être remplacée par n'importe quelle ville du monde occidental) où évoluent trois personnages dans un but étrange, Pempl et ses acolytes, le Boiteux et le Portugais ; Pempl lui-même est sous les ordres d'une organisation inconnue qui tire d'énormes bénéfices de l'insécurité que l'on est en train de vivre dans une banlieue confortable de la ville, la Chenaille. En effet, Pempl commande au Boiteux et au Portugais de petits méfaits destinés à exciter la peur des habitants du lotissement (mais il exige toujours d'éviter la violence sur les gens). Angoissés par la peur, les habitants dépensent et dépensent d'énormes sommes d'argent afin de se sentir sécurisés (serrures, agents de surveillance...), ce qui fait augmenter et augmenter les bénéfices de l'organisation qui a embauché Pempl pour ce faire... Pourtant, la mort scabreuse de deux jeunes filles du lotissement submerge Pempl de remords et il décide de se rendre, dans un geste qui a quelque chose d'un suicide très prémédité.

---

<sup>2</sup> PESSIN A., *L'Inquisiteur*, Atelier de Création Libertaire, Lyon, 2006, p. 8. Dans les citations qui suivent, les chiffres entre parenthèses renvoient, évidemment, à cette édition.

Le roman d'Alain est habité par un héros ou plutôt antihéros étrange, Pempl, solitaire et mélancolique, insomniaque (comme tous les mélancoliques, conséquence du chagrin et des craintes), animé autrefois par un esprit de révolte totale, qui veut aller « jusqu'au bout des choses, la vérité en face » (p. 16). Par des flashbacks (un peu difficile de s'y repérer quelquefois), des monologues intérieurs et la voix du narrateur, le lecteur apprendra la vérité intime de ce protagoniste.

En entrant dans la vie, à seize ans, Pempl devient conscient du dénuement de l'humanité qui cherche le sens de son existence mais n'a aucune chance de le trouver au sein d'un univers absurde.

Malgré tout, Pempl a recherché autrefois la vérité : Pempl a étudié. Le savoir et les livres constituent « comme une part de lui-même » (p. 16). Il a envisagé le monde de la sagesse pour donner un sens à sa vie (p. 51). Il veut construire un monde « où personne n'aurait peur de rien » (p. 21). Par ce volet du roman, Alain pose la question de l'éthique du savoir et de la responsabilité du savant. La mélancolie devient action chez Pempl ; pourtant, il se dit tout de suite que ce vœu est impossible et s'enferme dans une « fierté hautaine » (p. 21), ce qui ne l'empêche pas d'être attiré par « une pensée commune qu'il n'est même pas besoin de prononcer » (p. 12). L'anarchie, dans son sens ultime d'esprit libertaire par-delà toute forme d'autorité, deviendra pour lui la bonne voie : moyen privilégié de la révolte contre tout ce qui emprisonne l'homme ; la seule idéologie possédant, pour lui, un caractère messianique contre le conformisme et la médiocrité ambiante. Cependant, le roman, lucide, évoquera aussi la conscience du mal au cœur de l'idéologie, ce sera autre chose que le défi triomphant de l'humanité.

Ainsi, les buts de Pempl semblent changer lorsque ce héros aimant les livres, sera dépassé par l'offensive contre le dépôt

d'armes (la place de cet événement dans le roman souligne son importance) : ses amis morts ou partis, Pempl se rend compte que plus rien n'a de sens. Il subit alors une « débâcle (...) interne » (p. 11), « un rendez-vous avec soi-même » (p. 10). Dès lors une profonde mélancolie, continuation directe de l'émotion douloureuse ressentie sera son lot : un état de douleur morale persistante, un profond mal-être. Entre penser et sentir, où est le bon chemin ? L'idéologie a-t-elle mené à la mort ? La mélancolie qui est le lot de Pempl, comme un leitmotiv, dévoile ses doutes.

Il y a deux alternatives pour échapper au vide du monde : le sensible ou l'intelligence. Pempl a essayé les deux, a oscillé de l'un à l'autre, sans avoir réussi à atténuer son spleen. Le voilà alors devenu un pur antihéros, « capable de ne pas se laisser atteindre par un sentiment quelconque » (p. 18), évitant les gens, les rêveries anciennes, vivant « cette existence comme au second degré » (p. 23), « l'abjection d'une vie sans grâce » (p. 24). Il se veut indifférent à tout : en réalité il est tout entier à sa méditation<sup>3</sup>. Même s'il ne le dit pas, Pempl se méprise, se déprécie, se sent envahi d'une culpabilité diffuse. Il nous apparaît tel l'errant éternel, maudit, triste et mélancolique, habité par le sentiment que son existence ici-bas est comme une mort interminable. « La seule justification qu'il voulait bien s'accorder est qu'il se tenait pour un homme vaincu » (p. 103).

À côté de Pempl évolue la société de la ville où il habite : même si Pempl dit ne rien ressentir, ne veut rien entreprendre, il ne faut pas se leurrer. Les buts de Pempl sont en opposition au confort bourgeois prisé par *tout le monde*. Le personnage, dans cette critique, peut-être plus clairement qu'ailleurs porte-parole d'Alain, s'en prend au système capitaliste d'aujourd'hui, en dénonce ouvertement ses fondements :

<sup>3</sup> « Il marchait vite, indifférent, comme sur un absurde chemin de ronde. Il pensait qu'il avait rendez-vous sur l'arête de la vie » (*L'Inquiéteur*, p. 9).

– la police pour laquelle « les grands principes et la raison d'État étaient les dernières de leurs préoccupations » (p. 18).

– le sensationnalisme des journalistes, des medias, en général, jouant « du sous-entendu et de la menace » (p. 35) rien que pour *vendre* davantage. Pempl sait que la télévision et les journaux et leurs messages « inventent » la vie à mener : « Il savait que ce qui n'est dit nulle part n'a jamais existé. Ce qui n'est pas attesté par l'opinion officielle, celle des journaux et des télés, ne laisse pas la moindre trace » (p. 36).

De plus, le narrateur, par ses évocations de la pensée la plus intime de Pempl, dénonce les clichés de la vie petite-bourgeoise dans l'aujourd'hui : il s'en prend à ce précepte bourgeois selon lequel « La tranquillité est un devoir » (p. 28) et « la vie valait bien que rien en elle ne survint » (p. 47). Comparons les deux descriptions qui suivent pour comprendre la similitude dans l'inspiration chez les deux écrivains lorsqu'ils s'emportent contre le mode de vie bourgeois. Villiers :

« Figurons-nous, en effet, l'heure de la sieste du soir dans une petite ville. – Les mères de famille, ayant fait leurs emplettes, sont rentrées chacune chez soi. L'on a diné. – La famille a passé au salon. C'est l'une de ces veillées sans visites, où, rassemblés autour de lâtre, les parents somnoient un peu. La lampe est baissée, et l'abat-jour adoucit encore sa lumière. Les mèches des bonnets de soie noire dépassent, inclinées, les oreillers des fauteuils. Le loto, parfois si tragique, est suspendu ; le jeu de l'Oie, lui-même, est relégué dans le grand tiroir. La gazette gît aux pieds des dormeurs. Le vieil invité, disciple (tout bas) de Voltaire, digère paisiblement, plongé dans quelque moelleux crapaud. On n'entend que l'aiguille égale de la jeune fille piquant sa broderie auprès de la table et scandant ainsi la paisible respiration des auteurs de la sienne, le tout mesuré sur le tictac de la

pendule. Bref, l'honnête salon bourgeois respire la quiétude bien acquise »<sup>4</sup>.

Alain :

« Les hommes, après avoir dîné en famille, garni le lave-vaisselle, remis en ordre la cuisine en pin massif des pays du Nord, rempli leur devoir de citoyens en absorbant à la télé quelques tonnes d'images de plus, comme un exercice fataliste, auraient peut-être partagé la dernière cigarette de la journée dans le garage avec l'homme de confiance, le garant de leur sommeil. Rien aujourd'hui. Tout allait bien. Ils auraient marmonné un bonsoir et seraient montés rejoindre leurs épouses » (p. 62).

Dans les différences normales de style et de contexte historique, les deux écrivains disent l'égoïsme froidement calculé, l'astuce, l'ambition, l'hypocrisie, l'absence des valeurs spirituelles.

Pour en arriver là, le système institué se sert de la peur devant la violence, la police et les médias aidant. Alain se fait porte-parole, dans ce réquisitoire, de la situation du monde occidental aujourd'hui : la peur et son adjuvante, l'anxiété, se répandant comme une marée. Le système réprimant la liberté au nom du calme général, élevé à la catégorie du seul bonheur à convoiter...

Face à ce monde, Pessin décidera de renverser cet état de choses dans l'univers qui est le sien : Pessin se veut un Inquiéteur. En effet, le titre du roman indique que, comme le protagoniste imaginé par Villiers, celui d'Alain veut *inquiéter* ses semblables : inquiéter dans le sens d'émouvoir. Effectivement, le conte de

---

<sup>4</sup> « L'appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir », *Contes cruels. Œuvres complètes*, vol. 1, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1986, p. 669.

Villiers « ironise sur le refus de toute émotion profonde qui, pour lui, caractérise la bourgeoisie moderne »<sup>5</sup>.

Il en ira de même pour le roman d'Alain. Pempl est plus complexe que le narrateur veut nous faire croire à première vue : le lecteur le voit solitaire, sans attaches, dirigeant les faux cambrioleurs dans l'action contre le lotissement ; on dirait qu'il est tout à fait insensible... Émile Henry, « l'assassin du peuple » (p. 22) est évoqué dans sa « théologie » nihiliste.

Pourtant, le lecteur perspicace découvrira une étrange identité entre Pempl et le monde petit-bourgeois de la Chenaille<sup>6</sup>, tous semblant désirer ne pas penser, ne pas réfléchir... Un délire négateur est le lot de tout le monde. Pempl est conscient : « Ce masque d'indifférence auquel il tenait tant le rendait indistinct de cette clique honteuse et minable de marchands et de fascistes » (p. 103). Est-ce pour de bon ?

« Pempl s'était engagé dans des années de silence. Il déambulait dans la ville comme à côté de lui-même. Il prenait place dans les lieux communs, achetait comme chacun ce qu'il faut pour vivre, échangeait les paroles de tout le monde, s'atablait dans les cafés quand les terrasses sont de nouveau caressées de soleil, dialoguait même parfois avec des inconnus, prononçant sans y penser des phrases ordinaires qui ont un petit goût de vie, ces phrases douces et pointues à la fois qui parlent de presque rien (...). Mais il avançait dans son propre brouillard, aveugle de suite, il prenait parfois un vague plaisir à mesurer cette distance insoupçonnable, le plus souvent il se calait comme il pouvait en lui-même, morne comme un champ de pluie » (p. 37).

<sup>5</sup> « Notice » à « L'Inquiéteur », *Histories insolites. Œuvres complètes*, vol. II, *op. cit.*, p. 1273.

<sup>6</sup> Son désarroi s'exprime dans une vie de convention qui rappelle la vie de convention de la plupart de ses contemporains : on dirait un « représentant de commerce » (p. 23)

En fait, un profond désir d'exister habite Pempl, si profond qu'il en a peur : peur d'être dépassé par ce désir... Ce voyage en lui-même n'est plus la retraite tranquille où l'âme se contemple : Pempl ne fait que prolonger, qu'accumuler une frénésie angoissante où brûle le feu de la passion. Pempl est habité malgré tout par l'inquiétude : indécis et pensif, incertain entre le monde auquel il a tourné le dos et peu assuré de celui qu'il a décidé d'entreprendre. Mais il garde la capacité d'aimer la vie et il a peur (après la défaite du dépôt d'armes) de ne pouvoir plus rien percevoir, même « un remords en lui » (p. 19).

« Le désir d'être un homme » (un des plus beaux contes cruels de Villiers) l'habite malgré lui : peur de ne pas vivre, de jouer simplement un rôle, comme « tout le monde », sans jamais éprouver aucune émotion authentique. Insatisfait de lui et du monde et profondément mélancolique, Pempl détourne le projet qu'il a accepté de mener dans un autre but plus grand, plus inventif : « Il aurait voulu se définir comme un metteur en scène dont la ville était le théâtre, un expert en émotions » (p. 23) ; « Il aurait voulu avoir l'esprit funambule » (p. 24). On songe au « Vieux Saltimbanque » imaginé par Ch. Baudelaire dans *Le Spleen de Paris*, au « Pitre châtié » de Mallarmé, habités par un désir violent d'exister malgré tout ; dans le roman d'Alain, l'appel explicite à Bonnie and Clyde (pp. 105-106) exalte ce désir d'une vie pleine, voire orageuse, plutôt que la vie morne de la classe bourgeoise. La mélancolie habite Pempl, le torture, l'inquiète et l'empêche de s'endormir tout à fait... Son projet c'est le refus de la mélancolie, un refus sans cesse réaffirmé. Son projet est un orient désigné, ce qu'il importe de dire.

On sait le procédé de l'acteur du « Désir d'être un homme » : Chauvdal, qui a passé sa vie à jouer des rôles, à *feindre* des passions, en est venu à ne jamais avoir éprouvé de véritables sentiments ; agité d'un violent désir d'exister, Chauvdal allume un terrible incendie provoquant près de cent victimes et laissant



de nombreuses familles dans la misère. Il espère éprouver ainsi au moins le sentiment du remords. Pourtant, il n'en est rien : Chauvdal est condamné bien et bel et pour toujours à n'être qu'un simple spectre, pas un homme.

Peml ouvre aussi un abîme, mais sur une autre face de remords : « puisque des sociétés entières avaient renoncé à combattre la peur, alors la cultiver en elles, l'attiser jusque dans ses abîmes, était une position possible » (p. 22). Peml voudra :

« Jeter l'effroi par des simulacres d'agression qui ne seraient attribuables qu'à cette image de synthèse d'un criminel imprévisible, donc introuvable. Définir une violence sans nom, sans visage, et qui laisserait en vous sa trace comme une nausée, comme un arrière-goût de malheur dont on ne peut plus se débarrasser » (p. 54).

Dans la culture de la peur, Peml trouve une forme d'éthique capable de renverser les idoles politiques et sociales à l'usage dans le monde occidental, grâce à son « esprit de provocation » (p 57). Peml appartient à la race des plus ardents, des plus impatients, des plus généreux des humains : son projet est bien la preuve qu'il attend de son esprit plus que ne permet la nature ; orgueil du rêve de renversement total, poésie d'un projet luciférien... La violence, sans aucun acte violent pourtant...

Il en ira de même pour le protagoniste imaginé par Villiers dans le conte « L'Inquisiteur », même si le procédé est inverse stylistiquement : pour éviter toute expression de désespoir à la mort de l'épouse chérie (expressions jugées ridicules par le système bourgeois, les sentiments étant non utiles), la société *invente* une profession nouvelle, celle d'un don Juan de pacotille qui, à l'enterrement, sème des doutes sur la fidélité de la femme aimée... et rend le mari tout à fait *comme il faut* quant à l'expression de son deuil. Villiers, toujours attentif à la grandeur

de la mort, s'en prend à la civilisation moderne, insensible, qui *occulte* le trépas.

De son côté, Pemi adopte le rôle de « terroriste » pour faire face à la profonde vérité psychologique perçue aussi bien par Villiers que par Alain : l'état bourgeois se compose de visages fallacieux dans lesquels tout le monde risque de finir par échapper à soi-même. Pemi veut lutter « contre lui-même, contre la facilité » (p. 24) : le personnage tâche ainsi de se prouver sa propre réalité et d'accéder à la vraie vie, « sa vie serait une vie fantôme qui se joue de fantômes » (p. 25). Tout un réseau lexical se rapportant au monde du théâtre et du cinéma<sup>7</sup> rappelle, dans *L'Inquisiteur* d'Alain (encore un autre trait qui l'apparente à l'univers imaginé par Villiers), le vertige existentiel où s'égare la conscience contemporaine...

Essentiellement un profond désir d'union humaine habite Pemi : être homme parmi les hommes... Pemi est notre contemporain : homme de ville rappelant tout de suite le flâneur baudelairien dérivant, par ses balades, « vers des tumultes » (p. 7). Pemi arpente souvent la ville et côtoie beaucoup de monde sans apercevoir aucun visage concret, sans pouvoir fuir sa solitude, sans pouvoir entrer en communion avec les autres :

« Il se dit qu'il avait probablement fait au total l'équivalent du tour du monde à marcher dans les villes, et qu'il n'avait rencontré personne. Et qu'il n'avait jamais trouvé en lui la lucidité de ce qu'il cherchait (...).

Cet univers enchevêtré défilait autour de lui comme un monde inconnu » (p. 74).

---

<sup>7</sup> « À la table voisine, un petit monsieur semblait sorti tout droit d'un film de gangsters » (A. PESSIN, *L'Inquisiteur*, p. 96). Cette allusion rappelle le repas satisfait du « Plus Beau Diner du Monde », *Contes cruels*). Dans les deux contes, la critique de la bourgeoisie est moins virulente que lorsque les deux écrivains évoquent le carnage qui suit le désir de protéger les gains matériels de la part de cette classe.

## Profonde mélancolie baudelairienne aussi :

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! *jamais* peut-être !  
 Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,  
 O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !<sup>8</sup>

Peml recherche, dans la ville, « passionnément des trouvailles et des rencontres fortuites » (p. 8), il possède « l'ardente illusion de l'unanimité » (p. 77). Il a expérimenté la « force qui se dégage d'un petit groupe », « un sentiment inestimable, celui d'une puissance invincible qui s'avance, silencieuse et sûre comme un navire qui fait route dans la nuit » (p. 10) et il rêve à « reconstituer ce que peuvent être des vies à travers des mots sans importance qu'on échange sur les trottoirs » (p. 12). Pourtant la ville qu'il arpente est grise (« Le soir de Noël, Peml (...) fut frappé par l'atmosphère plus sombre que jamais » p. 77) : le gris du béton et de l'asphalte, gris fantomatique de la banalité, gris de l'absence et de l'inertie, gris des idées noires, du cafard et de la tristesse de Peml...

Face à la solitude ontologique du monde contemporain, Peml a décidé « d'inventer des monstres » (p. 52), comme autant d'une religion inverse. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le sens de la mission qu'il s'est imposée, la réalité très concrète : le lotissement des villas né dans les alentours des villes modernes promettant (la publicité est aussi explicitement convoquée) aux petits bourgeois « que les saisons viendraient coucher sur notre terre chacune leur tour de bonheur » (p. 27). Avec lucidité et ironie, le narrateur montre le ridicule de ce besoin de fuir les villes, lieu de réunion malgré tout, pour habiter rien qu'une « sensation opaque » (p. 30), un univers fermé et par là ouvert au

<sup>8</sup> BAUDELAIRE Ch., « À une passante », *Les Fleurs du mal. Œuvres complètes*, Laffont (Bouquins), 1980, p. 69.

pire : au manque d'humanité, comme le découvrent le Boiteux et le Portugais : ces gens-là rigolent « À heures fixes » (p. 44).

Le Boiteux et le Portugais, par leurs menus mais assidus forfaits arrachent toute apparence d'intimité aux maisons qui (le lecteur le sait déjà !) n'ont rien d'un foyer. Effectivement, si Pempl exige de « ni voler ni détruire (...) tenir plus qu'à tout que rien ne se fût passé » (p. 31), c'est parce qu'il veut faire sentir aux habitants de la Chenaille le manque de sens d'une « vie sourde » (p. 28), un manque de chez soi. C'est cela qui devrait faire naître l'angoisse. Tout se joue sur un double sens : les bourgeois de la Chenaille se disent : « On est expropriés de nous » (p. 50). Pempl voudrait révéler à ce monde petit-bourgeois l'expropriation d'humanité qu'ils subissent, son aliénation à cause de la vie qu'ils mènent...

Villiers avait imaginé dans « L'Inquisiteur » une nouvelle profession, celle de travailler afin d'éviter l'épanchement des sentiments, Alain imagine une nouvelle race de cambrioleurs, ceux qui ne volent rien et, par là, font naître l'inquiétude qui s'affronte au « désir infini de vie tranquille et de sécurité » (p. 35) du monde petit-bourgeois. La mélancolie de Pempl s'exprime ainsi non par la science (son premier volet) mais par le mal... « Se construire une voie sans but jusqu'à être certain que l'avenir n'ait pas le moindre sens (...) assurer l'échec » (p. 84).

Soulignons encore que la violence et le terrorisme de Pempl, puisque rien n'est volé, se fondent sur « une habile manipulation des imaginations » par « la mise en circulation (...) de quelque chose qui (...) ne devenait probable qu'à trop le redouter » (p. 39). Dans « L'Aventure de Tsë-i-la », Villiers, à la suite de Plutarque et ses *Œuvres morales*, avait démontré comment toute réalité découle souvent de l'esprit et de l'imagination des hommes : dans ce conte, le protagoniste offre au vice-roi despotique de Tchë-Tang le moyen de se faire respecter de son peuple, lui faire croire qu'il est au courant de tous ses desseins...

« En quoi voudrais-tu que consistât la valeur d'un secret, insufflé par les vieux Génies de notre Ciel, *sinon dans l'environnante conviction que tu le possèdes ?*... C'est elle seule qu'il s'agissait de CRÉER ! je l'ai fait. Le reste dépend de toi »<sup>9</sup>.

Sens philosophique de l'imagination chez les grands écrivains. Dans le roman d'Alain, cette imagination a pour but « de rendre la violence à ce qu'elle est, la manifestation de l'étrangeté absolue. Sa manifestation lucide » (p. 40). Mais, si tout d'abord Pemi avait exigé à ses acolytes de faux cambriolages, à un moment donné, il passe à une nouvelle phase de son projet : la destruction de la nouvelle école, puis, il va « rabattre sur le lotissement des petits voyous des rues » (p. 57) afin d'inquiéter encore davantage les petit-bourgeois jusqu'au point que ces messieurs prendront la décision de « défendre leur territoire à coups de poings » (p. 58).

Comment ne pas penser au conte cruel *Les Brigands* ? Là, Villiers campe sa baine foncière contre la bourgeoisie. En effet, « cet aristocrate de tradition ne nourrissait aucune hostilité à l'égard des libertaires, dont il comprenait les aspirations »<sup>10</sup>. Tout au contraire, dans ce conte virulent, il a imaginé des propriétaires fonciers qui, se sentant menacés dans leur gains matériels, deviennent féroces et se laissent aller à une bestialité meurtrière. Lâches, ils font payer à des innocents leurs égarements barbares, mais, dans leur sottise, ils vont devenir les victimes de leur propre fureur : la morale du conte nous fait voir comment ces bourgeois en viennent à s'entretuer lorsqu'ils se croient menacés... Il en ira de même pour les bourgeois de La Chenaille : ils se réunissent en groupe, arpentent le lotissement tels de nouveaux

<sup>9</sup> VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, « L'Aventure de Tsé-i-la », *L'Amour suprême. Œuvres complètes, op. cit.*, vol. II, p. 99.

<sup>10</sup> « Introduction » aux « Brigands », *Contes cruels. Œuvres complètes, op. cit.*, vol. I, p. 1312.

policiers, tout en tenant à l'écart leurs femmes pour qui ils ont « des mots à double sens, des sourires entendus » (p. 59). Ils prennent la défense de leurs valeurs, ironiquement explicitées par le narrateur dans la liste dressée : une carrière, du Lacoste, des valeurs chrétiennes... jusqu'au point d'imaginer qu'ils sont « des hommes libres » (p. 59) ! La vérité, pourtant, est découverte par le narrateur : « ils étaient devenus capables de se calquer sur des brutes » (p. 66). Dans le conte de Villiers, ce sont les bourgeois qui meurent ; pourtant, les « brigands », plutôt des pauvres diables que de vrais scélérats, sont conscients que c'est à eux que la société s'en prendra au moment de chercher des coupables :

« Ô mes bons amis ! grommela-t-il d'une voix affreusement basse – (et ses dents claquaient d'une peur qui semblait encore plus terrifiante que la première), – ô mes amis !... Ramassons, bien vite, l'argent de ces dignes bourgeois ! Et gagnons la frontière ! Et fuyons à toutes jambes ! Et ne remettons jamais les pieds dans ce pays-ci ! (...)

ILS VONT PROUVER... QUE C'EST NOUS... »<sup>11</sup>

Mais Pemi sait que dans la montée de violence « tout peut lui échapper » (p. 64). En effet, un nouveau personnage, Jean Vernâcle, symbole du nihilisme total, apparaît pour ne laisser au lecteur aucune possibilité de salut : il découvre alors que Pemi est commandé par un groupe qui veut tout détruire. J. Vernâcle le dit ouvertement : « On est entré en phase terminale » (p. 99). La mort d'un petit gamin du quartier *noir*, puis le viol et la mort de deux jeunes filles habitant La Chenaille prouveront qu'on ne peut pas revenir sur ses pas, même si l'on voudrait « que le temps n'ait pas eu lieu, qu'il suffise d'attendre un peu pour que tout recommence comme avant » (p. 110).

<sup>11</sup> VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, « Les Brigands », *Contes cruels. Ibidem*, p. 679.

C'est aussi une idée clef de Villiers : rien de ce que l'homme fait ne tombe dans l'oubli ; tout comporte ses conséquences. Une action quelconque est déjà une entrée dans le temps : « Le plus véniel contracté en notre cœur par une seconde de faiblesse peut devenir une épouvantable fatalité »<sup>12</sup>. Dans « Claire Lenoir », le remords de l'héroïne ne se rapporte pas à la loi des hommes, mais à sa propre conscience et au sentiment que n'importe quel acte pèse, pour toujours, dans l'existence. Claire portera cette image de miroir en miroir, de reflet en reflet, toute sa vie.

Dans *L'Inquisiteur*, la mort des amis de Pempl au début, puis la mort des jeunes innocents auront ce même rôle symbolique : «...cette tournure brusquement prise par les choses, enfonçaient en lui des tourments sans fin » (p. 140).

Pempl devient alors conscient que toute sa vie il a joué un rôle et qu'il faut, tout au contraire vivre car, « en chaque être, au fond de tout, il y a un vertige comparable au sien » (p. 141) et il sait, finalement, que...

« Pour le comprendre, il faut remonter jusqu'au point de départ des rêves du solitaire, jusqu'à ce rêve qui est la source de tous les rêves, celui de vivre, quoi qu'il en coûte, un instant de vérité » (p. 143).

Villiers était aussi très conscient de ce que G. Bachelard, a défini comme *L'Intuition de l'instant* : Pempl souhaite vivre un instant de vérité. Il sait, comme Élisabeth, qu'« Il y a des heures où tient toute la vie et qui sonnent tous les adieux ! »<sup>13</sup> On accorde à l'instant toute la valeur de l'originalité, de la réalité première.

Cette intuition n'est pas loin non plus de l'intuition du commencement de la vie et de l'amour : « J'aurais voulu que vous soyez avec moi au commencement de la vie, vos mains jointes

<sup>12</sup> (« États postérieurs », *L'Ère future*. *Ibidem*, p. 1532).

<sup>13</sup> *La Révolte. Œuvres complètes*, I, p. 407.

aux miennes pour la première fois. Pour la première fois le monde, et votre bouche, et votre voix » (p. 146). Comment ne pas penser à l'état d'enfance, à l'amour et à la nature heureuse ? Une idée récréée dans un poème célèbre :

Mais le vert paradis des amours enfantines,  
Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets,  
Les violons vibrant derrière les collines,  
Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,  
Mais le vert paradis des amours enfantines<sup>14</sup>.

Peml, descendu en lui-même par la montée de la violence, reconnaît et comprend finalement « dans quel vide insondable il avait planté ses propres bases » (p. 86), il se sait alors la proie de « L'Irréparable »<sup>15</sup> : il ne peut revenir en arrière des décisions prises, il est emporté par le flot des événements, « J'ai eu l'orgueil de me construire à moi seul une trajectoire désespérée » (p. 147) affirme Peml. Sa mélancolie avait du défi : son activité provocante, jeu extrême, avait pour Peml le but, non d'oublier son mal, mais de combattre jusqu'aux ultimes limites de l'humain contre ce qui le submergeait. Dandysme de la mélancolie considérée comme un effet de l'intelligence personnelle et de la civilisation environnante...

Il décide alors de mourir : aucun sentiment d'orgueil, aucun sentiment d'au-delà. Peml se libère de toutes les images, des désirs... Reste seulement la conscience qu'il « allait à la rencontre de lui-même » (p. 157). Voilà pourquoi la fin du roman d'Alain est tellement tragique... même si elle est belle et nécessaire.

Pourtant, l'écrivain livre aussi, par des menus détails, son message ultime : il se trouve dans sa réflexion sur le langage et la

<sup>14</sup> BAUDELAIRE « Moesta et errabunda », *Les Fleurs du mal. Œuvres complètes, op. cit.*, p. 47.

<sup>15</sup> BAUDELAIRE, « L'Irréparable », *Les Fleurs du mal. Ibidem*, p. 40-41.



communion humains qui lui inspirent les passages les plus poétiques de son roman :

« Je revendiquerais des jours et des jours de parole, vous m'accorderiez ce lot de consolation, et j'en serais content comme à la foire d'une fleur de papier. Il m'est arrivé d'observer votre front, et vos yeux, et je ne me souvenais pas d'avoir enfoui en moi autant de mots frêles et vagabonds. J'ai tant à vous dire et rien de grave vraiment. Vous êtes un peu de la gelée sur ma vitre ce matin, un peu de ce parfum des rues familières où je m'égare, un peu d'encre à ma plume, et de cette douleur en moi qui va tenace, jour après jour » (p. 146-147).

Le sens ultime du roman réside dans la réflexion sur la vie d'« imitation » des contemporains. Encore un point qui unit Villiers et Alain : les deux évoquent le langage « faux » (dans le cas de Villiers, à partir de la métaphore du théâtre triomphant de son époque, dans le cas d'Alain, comme indiqué celui de la télé et du cinéma) qui envahit le soi-disant monde tout court. La communication n'est que discours, citation : pas de sens, pas de sentiments. Dans le cas de Villiers, on le perçoit dans plusieurs contes, quelques-uns déjà évoqués ici, « Virginie et Paul », « Le Plus Beau Dîner du monde », « Les Brigands », « Le Jeu des Grâces », « L'Inquiéteur », « L'Agence du chandelier d'or », « Une profession nouvelle »... Les mythes de la grande littérature se sont dégradés : les hommes sont devenus mécaniques ; les gens, tout simplement, « singent » une personnalité et une attitude vitale tirées du théâtre, comme aujourd'hui la vie « singe » la télévision. Tout le langage est empreint d'un sceau faux, message évoqué aussi dans le grand roman, *L'Ève future* :

« Ce n'est plus qu'une question de vocabulaire ; la maigreur devient de la gracilité, la laideur du piquant, la malpropreté de la négligence, la duplicité de la finesse, et cætera, et cætera »<sup>16</sup>.

<sup>16</sup> VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, *L'Ève future. Œuvres Complètes*, 1, *op. cit.*, p. 899.

Dans le roman d'Alain, Pempl évoque l'angoisse ressentie lorsqu'il se rend compte que « la parole d'autrui lui était effrayante »...

« Ces mots de rien du tout qui vous échappent même, qu'on dit sans y penser, en versant du café, en nouant une écharpe, en allumant une cigarette à un coin de rue. C'étaient tous ces mots-là, tous les mots du monde, possibles et risibles, misérables de simplicité mais pour lui tellement inaccessibles, qui lui semblaient peser sur lui, et qui le terrifiaient » (p. 85-86).

Car le langage, pour Villiers aussi bien que pour Alain, comporte une philosophie vitale : un pouvoir, une éthique d'existence, la valeur la plus divine de l'homme... « Tout, pour quelques mots, pourrait devenir limpide » (p. 129), lorsque la vraie littérature s'identifie à la vraie vie :

Pempl avait entrepris de traduire dans une langue qui ne serait qu'à eux les poèmes qu'il avait appris par cœur quand il était jeune, il s'appliquait à ne rien changer, mais à les agencer entre eux de telle manière qu'ils n'auraient jamais pu être écrits que pour elle (p. 123).

## Les souhaits de Pempl

Pempl pourrait parler sans fin, regardant l'homme bien dans les yeux, y allant de cette histoire dans ses moindres détails. Il reprendrait son souffle à petits coups rapides, ouvrant grand les yeux comme ceux qui veulent convaincre, et donnant de petits coups de tête pour mieux affirmer ce qu'il dit. Les mots de cette histoire viendraient tout seuls, les mots justes qui font du bien (p. 120).

Mais la société bourgeoise a institué une fausse communication et une fausse culture... Le langage n'est que bruit retentissant (les on-dit, la rumeur publique...) donc nocif, car faux... Et du bruit, on passe au cri associé à la mode, à la toute dernière

nouveauté : mais tout est faux, sans l’empreinte du sentiment...  
Et Pempl se rend compte trop tard que...

« Il y avait maintenant en lui une masse de mots qui ne serviraient jamais à rien. Des mots hagards et des mots de tendresse, qu’il aurait chuchotés à l’oreille ou lancés n’importe comment dans le vent, des mots étonnants qui chevauchent au plus juste des sensations brutales et bouleversantes. Il devrait les garder pour lui-même, pressants dans sa poitrine, il aurait l’impression, s’il les prononçait jamais, de les voir, rabattus contre lui, venir fondre à sa fenêtre comme des flocons de neige (p. 125).

Le seul salut...

Pempl était la proie de l’*extremitas* : ange du ciel ou démon de l’enfer. Deux états contraires, la fureur violente et l’enthousiasme de l’homme aimant (qui se découvre encore dans la tendresse qu’il réveille, même à contrecœur, dans ses deux acolytes). Alain a créé un héros évoluant dans le premier état mais habité aussi par l’honneur et le génie. L’écrivain a voulu montrer où mène le premier état et comme tout homme semble être habité par ces deux consciences contradictoires, l’humain et la bête et jusqu’à quel point cette limite est fragile, imprécise, mobile, multipliant les passages entre l’homme et l’animal qui lui correspond.

Au cœur du mal mélancolique de Pempl, il y a donc une profonde contradiction dans ses manifestations, qui le porte aux extrêmes du génie et de l’élévation ou de l’abaissement. Une aspiration spirituelle qui l’égale aux dieux, mais aussi une pulsion qui l’approche des monstres. Fécond ou destructeur par l’amour et la sagesse, l’homme peut devenir noble, génial ou bien lourd, froid, sec... Pempl en est tout à fait conscient : « Il y avait une logique qui liait un certain jeune homme à la chemise blanche et le manipulateur anonyme qu’il était devenu » (p. 137).

Alain a placé au cœur du monde bourgeois d'aujourd'hui, époque obsédée d'égalitarisme, de productivité et de positivisme, l'exception de l'individu d'exception, artiste et savant aimant, car c'est au cœur de l'époque tournée vers le progrès que s'élabore aussi le concept de la décadence de la civilisation et de la mélancolie comme source de cette déchéance : la mort d'une civilisation devenant l'ombre inséparable des idéologies du progrès... En fin de compte, la démarche de Pémil porte tout un avenir : contre l'horreur du changement de l'ordre établi, le rôle du génie est celui d'introduire l'originalité et l'innovation. Je ne crois pas que le sens ultime du roman d'Alain puisse se trouver dans la conception que notre société se pense comme déjà morte, crise profonde du monde occidental ; à mon avis, même si le regard d'Alain sur notre société est très lucide (libéralisme et individualisme bourgeois), il ne s'arrête pas au concept d'un âge agonisant, il propose la force vitale de « *la unidad, sencilla, justa, colectiva, eterna* », pour le dire avec les mots d'un grand poète<sup>17</sup>... Toutefois, le roman d'Alain est riche d'autres thèmes et il mérite plusieurs réflexions, simplement nous avons essayé de montrer les correspondances avec Villiers.

Dans sa note à *L'Inquisiteur*, M. Pucciarelli évoque :

« Alain portait en ville le costume et la cravate. L'image qu'il donnait de lui à l'Université était celle d'une personne « respectant » les règles, les « normes », les formes... Mais qui était-il, au fond ?

Je me souviens toujours de ce jour où, pendant le colloque que nous avons organisé autour de la Culture libertaire, lors du repas que nous offrions aux intervenants et amis, Alain se dressa

<sup>17</sup> VALLEJO C., « España, aparta de mí este cáliz », *Obras completas*, Barral, Barcelona, 1978, p. 731.

et, avec un enthousiasme insoupçonné, leva le verre pour trinquer « À l'anarchie ! » (p. 164).

Belle image de celui qui se conforme aux formes parce qu'il sait que l'essentiel réside au fond de soi-même et de sa propre action et que les formes sont une élégance et une éthique envers les autres et envers soi-même : « On n'est au-dessus de la Loi qu'à condition de s'y soumettre »<sup>18</sup>.

De même Villiers qui, dans les dernières années du Second Empire s'est mêlé à la bohème des poètes et des artistes qui, tous, détestaient l'esprit bourgeois et il a approuvé, en 1871, le sursaut patriotique des insurgés qui refusaient la défaire ; s'il a condamné les excès de la Commune, il n'a jamais applaudi à la répression versaillaise et a détesté la politique de Thiers. Pourtant, le cliché qui reste de lui est celui de quelqu'un attaché à la tradition aristocratique et légitimiste. Au-delà des formes et par le respect des formes les plus éloignées de l'esprit bourgeois, Villiers et Alain apparaissent comme deux manifestations éclatantes en faveur de la dénonciation de l'esprit bourgeois (au-delà de la simple classe sociale) : la mesquinerie, la poltronnerie, les intérêts matériels, la bestialité et la férocité de l'instinct, la sottise... à remplacer par les véritables valeurs humaines, qui se disent, conscience, fraternité et amour de l'art, coûte que coûte, même la révolution sanglante. À la fin du chapitre 21, se trouve la plus belle, la plus poétique définition de Pém-Alain :

« Il était le plus sauvage d'entre nous (...) incapable de faire de mal à quiconque et qui se bourrait la tête de livres où il n'était question que de mettre le monde à feu et à sang. Il était le plus sage d'entre nous, un garçon tranquille et frêle qui prononçait doucement des mots terribles. À l'écouter on l'aurait cru capable de tout. (...) c'était un solitaire (...) un rôdeur de rivières, un déchiffreur de brumes (...) qui voulait se prendre pour un

---

<sup>18</sup> VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. *La Révolte. Oeuvres complètes*, éd. cit., I, p. 406.

arpenteur de villes et tout ce qui va avec, un bégayer de l'impossible qui aurait voulu finir artilleur du peuple ou pilleur de banques. On ne peut pas savoir ce qu'il est devenu (...) il portait en lui quelque chose d'imprévisible » (p. 130).

Marta GINÉ-JANER